

## Frédéric Escoffier

### Pourquoi se réveiller ? et quelques autres questions \*

En ce début d'été, mes pensées flottaient autour du thème de cette journée, « L'aventure psychanalytique et sa logique ». Je me suis réveillé en pleine nuit avec cette question : l'inconscient existait-il avant Freud ?, reflet de cette réflexion datant des jours précédents : quelle contingence a-t-il fallu pour que Freud réussisse à faire faire un quart de tour au discours du maître ? Quelle contingence... et pourquoi pas... quelle nécessité ? La psychanalyse *ex-isterait-elle* des discours dont elle s'exclut ? Dans quelle mesure son émergence est-elle liée à l'apparition, voire l'alliance, des discours du capitalisme et de la science ?

La question me parut issue d'un devoir de philo, mais en y songeant... Lacan ne nous avait-il pas démontré comment la Chose ne peut, pour nous parlêtres, que s'appréhender par le biais des signifiants qui, en la représentant, en commet le meurtre ? Pouvait-on donc considérer que l'inconscient freudien n'existait pas avant Freud ? Pas plus que l'inconscient réel avant Lacan ? (Le bruit de l'arbre qui tombe sur une planète inhabitée existe-t-il s'il n'y a point d'oreilles pour l'entendre ?)

En inventant une technique qui favorise ces instants, fugaces, d'ouverture de l'inconscient, dans quelle mesure Freud avait-il modifié le lien social des époques qui se sont succédé jusqu'à aujourd'hui ?

Quelques semaines plus tard, nouveau réveil, nouvelle question... aussitôt oubliée car dans la foulée je me posais celle qui a donné le titre de cette contribution : pourquoi donc se réveiller ?

J'associais avec le fameux « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » de *L'Interprétation des rêves*, dans lequel Freud apportait une réponse claire

---

\*  Contribution présentée le 13 septembre 2025 à Chalon-sur-Saône lors de la table ronde préparatoire aux Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », rencontre organisée par le Pôle 12, Bourgogne Franche-Comté Lorraine.

à cette interrogation. On se réveille... pour mieux se rendormir. Si le cauchemar est un moment de proximité du réel intolérable pour le sujet, le sommeil, lui, doit être protégé. Le sujet se fonde, après tout, de ce « non-rapport » avec le réel et a pour fonction de fabriquer une réalité, toujours fictive, imaginaire, disons simplement, rêvée.

La suite de mes associations me permet de procéder à la distinction suivante : ces successions de réveils et d'endormissements seraient différentes d'un, je l'appellerai ainsi, « réveil analytique », un franchissement insondable du sujet. La question, ainsi affinée, deviendrait : pourquoi se réveiller analytiquement ?

Faisant suite à un réveil premier, Rubicon freudien, le « père de la psychanalyse », avec son désir particulier, a su tenir la barre, ignorant les séductions de ses patientes *hystoriques*, continuant malgré l'horreur de ça-voir. Il a su mettre au jour l'inconscient dans d'énigmatiques manifestations qui font trou dans la réalité du sujet et dans le discours courant. C'est tout bonnement inouï. Et depuis, d'analysants en analystes, se répète ce quart de tour, pas systématiquement, mais en tout cas mystérieusement.

Cette question était donc aussi celle de la transmission de la psychanalyse, qui ne se fait pas par le livre, ni par l'adoubement, mais d'abord par l'expérience particulière d'une analyse. C'est ce particulier, non « maîtrisable » (ni licence, maîtrise ou doctorat), qui pousse au travail.

C'était donc de la question de l'existence d'un désir de l'analysant qu'il s'agissait. Car la douleur qui le pousse à franchir la porte d'un psychanalyste suffit-elle pour poursuivre l'analyse au-delà de l'imagination et des premières satisfactions obtenues ?

La souffrance réveille, certes, active une intranquillité extraordinaire (qui deviendra son ordinaire pendant l'analyse... et ensuite). Comment un sujet, je le répète, structurellement fondé du non-rapport sexuel, qui conséquemment fabrique sa réalité à partir du langage, peut-il soutenir ce désir de lucidité ? Un désir de se « coltiner » le travail analytique que potentiellement il poussera jusqu'au bord du réel, toujours hors de portée, impossible, insoutenable ? Bien sûr l'analysant, en la débutant, ne sait pas ce qui l'attend au cours de son analyse. Mais il revient, séance après séance, en appui sur le transfert, qui soutient lui aussi en quelque sorte un rêve éveillé : celui qu'on le comblera, qu'on l'aimera, qu'on le guérira. Jusqu'au moment d'une fameuse chute, ses espoirs sont moins placés sur un inconfortable réveil que sur le recouvrement d'un sommeil plus profond, bienheureux. L'analyste par ses interventions saura dire à l'analysant : « Tu peux toujours rêver ! »

Pourquoi alors chercher ce réveil, sachant *a fortiori* que la « pilule du rêve » est en vente libre à chaque coin de pub dans notre société de consommation ? Pire, car si le discours du maître, dédoublé par celui de l'universitaire, était d'ores et déjà somnifère, ceux du capitaliste et de la science sont des alliés redoutables, poussant non au sommeil mais carrément au coma extatique. Hypnos jumeau de Thanatos... Il serait logique d'en déduire que la psychanalyse va vraisemblablement disparaître face à la multitude des offres de thérapies brèves, scientifiques ou non, promettant en tout cas une économique guérison.

Ce désir particulier conduit-il à entamer un travail à contre-courant, à contre « discours courant », à réaliser que nous sommes disjoints de nous-mêmes, de l'Autre ? Ce désir qui nous engage dans un travail long et coûteux est-il menacé par la léthargie qui caractérise notre mode de vie contemporain ? Ou *a contrario* les conditions du lien social – « comptant pour Un » – menaçant le sujet dans son fondement ne le conduisent-elles pas, encore et encore, à vouloir s'extirper du cauchemar ?

Cela a fait surgir cette autre question : pourrait-on avancer que les discours hystérique et analytique sont les discours qui réveillent ?

Ne nous le cachons pas, ce n'est pas parce que l'on a terminé une analyse que l'on ne se rendort pas régulièrement. Mais il y a toujours trace du sursaut qui a eu lieu et l'on se réveille parfois en pleine nuit, parfois en plein jour. « Ça ne vous laisse pas tranquille » serait-il une formule possible de l'aventure psychanalytique ?

Peut-être que la nécessité pour les analystes de continuellement travailler les concepts psychanalytiques, de les articuler avec la clinique et la subjectivité de leur époque, est parente d'une nécessaire insomnie, liée au surgissement de l'élaboration, élevée à la dignité de l'association. En soi elle s'oppose à la léthargie du discours universitaire qui pétrifie le savoir. Il me semble que Lacan a inventé les mathèmes et les formules du type « il n'y a pas de rapport sexuel » dans l'intention d'éviter ce penchant à la douce illusion de la compréhension, *jouis-sens* anesthésique.

Pour terminer, je me suis demandé si ce « réveil » ne se concevrait pas autrement que dans son alternance avec un inéluctable retour à la somnolence. Après une analyse, la cuillère de Dali vient régulièrement tinter sur le sol lorsque notre désir s'engourdit dans une confortable consistance. C'est pourquoi les sujets affublés du désir de l'analyste visent le ré(v)e(i)l en comprenant pas-tout.

Espérant ne pas vous avoir endormis...